

C'est combien, Sartre ? La lecture respectueuse désormais faite du « philosophe siècle » établi comme un bilan chiffré. « J'ai eu le sentiment d'un compte à régler avec lui », écrivait l'auteur de *l'Être et le Néant* en préface à son livre sur Flaubert. Aujourd'hui, nous avons un décompte à régler avec Sartre. Au fil de la commémoration, le nombre « des » Sartre s'égrène, juxtaposant le philosophe de la liberté individuelle au théoricien du « groupe en fusion » et du conditionnement historique. Deux Sartre ? Trois, même, si l'on considère l'étonnant « Sartre juif » des dernières années sur lequel revient Bernard-Henri Lévy (1). Et si cet inventaire n'était qu'un compte à rebours inversé dont le point de départ mais aussi l'unité seraient à chercher dans les thèses inaugurales de la pensée sartrienne, ses réflexions sur l'image, qui sont l'objet de ses premiers écrits philosophiques ? De *L'imagination* (en 1936) à *l'Idiot de la famille* (en 1972), une continuité se fait jour, mettant en jeu ce qui constituerait, plutôt qu'un « autre » Sartre, un ensemble de pratiques et de réflexions d'ordre esthétique dont les éléments parcourent toute l'œuvre. Le rôle de l'imaginaire, la place de la beauté, la fonction de l'art... ne sont pas sans interroger la notion même d'engagement chez celui qui pava de romans et de théâtre les chemins philosophiques et politiques de sa liberté...

« **Le réel n'est jamais beau.** » En conclusion de *l'Imaginaire*, cette sentence renvoie peut-être au visage que le miroir reflète à « Poulou », l'enfant Sartre raconté dans *les Mots*, quand à cinq ans, se dévoile à lui une laideur en forme de certificat de réalité. Qu'est-ce qu'il s'imagine alors ? L'imagination, cette « conscience imageante », dont le propre est de pouvoir nier le réel, pourrait indiquer un refuge. Car ce qu'on imagine, l'image, n'est jamais une chose inerte, une photo accrochée au mur de la conscience : elle est toujours, explique Sartre, une intention, un acte qui pose le monde comme néant. Un peu comme un régisseur qui baisserait le rideau sur la scène du réel pour faire de la toile l'écran d'une projection mentale. La beauté est l'exemple même de ces projections de l'imaginaire, qui s'interposent entre soi et le réel. Aussi, écrit-il que « l'extrême beauté d'une femme tue le désir qu'on a d'elle ». Et pour cause : contrairement à l'imaginaire, « le désir est une plongée au cœur de l'existence dans ce qu'elle a de plus contingent et de plus absurde ». Mais alors, que peuvent prétendre ces fictions, ces images « irréalisantes » que sont les personnages des romans ? Et une pièce comme *les Mouches*, jouée devant l'occupant allemand à Paris, une résistance imaginaire ?

Pour Sartre, ce qu'on imagine, l'image, n'est jamais une chose inerte : elle est toujours une intention, un acte qui pose le monde comme néant.

Sartre imaginait Flaubert pour rédiger son « roman vrai » sur l'auteur de *Madame Bovary* ; à notre tour, imaginons Sartre. Foin de toutes ces photos convenues des jaquettes et des manchettes : Sartre en boxeur ! On le voit pugnace, il cherche le direct, esquive peu. Il encaisse, martyrisé, les crochets du gauche, avance... et frappe au foie ! Le « noble art » n'a pas seulement été pratiqué un peu par lui étant jeune : dans *la Critique de la raison dialectique*, plusieurs pages sont consacrées à un match de boxe. Sartre veut ainsi expliquer ce qu'il appelle « la praxis d'incarnation » : assister à un match de boxe, c'est assister à tous les combats des hommes dans le régime de la rareté. Et toute libération passe par ce type d'incarnation, avec le risque que cela implique » d'engluement » dans la matière du monde, telle la transformation du combattant en marchandise de spectacle. À l'instar de cet exemple pugilistique, « les images ont une chair spécifique » dans la pensée et les textes sartriens, note François Noudelmann (2). Avec sa plume, Sartre frappe sec mais transpire quand même. Il a besoin de la chair (« plongée dans l'existence », le désir n'est-il pas aussi pour lui « une double incarna-

tion réciproque » ?). La liberté aussi. Les concepts également. Voilà pourquoi *l'Être et le Néant* requiert la lecture d'un roman comme *la Nausée* pour voir s'incarner, à travers le personnage de Roquentin, l'idée de la contingence des existences. Ces images jouent un peu le rôle que Merleau-Ponty attribue au corps lui-même : être un « intermonde » entre le sujet et les objets. Plaie dont Sartre ne veut pas être le cicatriseur et qui lui donne plus envie d'en découdre. Si l'imaginaire porte en lui la négation du réel, il a donc cette faculté des mises en chair, fussent-elles du néant. C'est là que, loin d'organiser la débâcle vers un ailleurs esthétique, l'imaginaire s'avère un mode d'action, ici et maintenant.

Pas question d'une quête idéaliste de beauté céleste : l'imaginaire comme assumption du réel. À l'exemple de Genet, décrit par Sartre en paria dont l'œuvre littéraire provocante est une gifle à la face d'une société qui l'avait condamné. Une gifle donnée en tendant la joue à la réalité : votre regard d'honnêtes gens fait de moi un voleur ? Et bien soit, « je serai le voleur » ! Imaginer. Mais comme une projection de sa liberté sur un écran transparent, avec le monde réel pour arrière-plan. Et donner à voir ce qui s'y



ANTANAS SUTKOSKYU

« objectif » à des spectateurs » dont le rôle est d'être acteurs : des formes, des mots, qui ont expressément à dire notre temps. Si l'œuvre d'art, comme l'affirme Sartre, est « un irréel » en tant que produit de la conscience imageante, cela ne signifie pas qu'elle soit sans effet sur le réel. Sauf à ne pas être « engagée » et refuser d'utiliser la puissance d'action contenue dans sa force de négation. Dans l'imaginaire, réside même pour Sartre une conciliation entre détermination historique et liberté individuelle, ce que dit en partie *l'Idiot de la famille*.

Créer, c'est s'inscrire dans une situation, donc la connaître, donc pouvoir la transformer ; reprenant certaines distinctions exposées dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, Sartre précise au sujet

du peintre Rebeyrolle, auteur de tableaux tout en matières sur Cuba : « Engagement et politique sont des choses qu'il faut distinguer, pas toujours nettement, mais distinguer quand même » (3). Engagée, « l'œuvre, à ce moment, reçoit sa valeur politique, dont elle a besoin, qu'elle mérite », comme dans un second temps.

Sartre, intellectuel « dégagé » dans certaines œuvres littéraires comme l'écrit Philippe Petit ? (4) En tout cas, « désengagé », jamais. À travers les produits de l'imaginaire sartrien, l'idée d'engagement vient affirmer et rappeler une condition nécessaire de la politique : pouvoir imaginer le réel.

(*) *Journaliste et philosophe.*
 (1) *Le Siècle de Sartre. Éditions Grasset, 670 pages, 148 francs.* (Voir l'Humanité des 29 et 30 janvier 2000.)
 (2) *François Noudelmann : Sartre : l'incarnation imaginaire. Éditions L'Harmattan, 1996.*
 (3) *Entretien avec Michel Sicard, revue Obliques : Sartre et les arts. Paris, 1981.*
 (4) *La Cause de Sartre. Éditions PUF, 248 pages, 125 francs.* (Voir l'Humanité des 29 et 30 janvier 2000.)